

L'islam

par Alain Besançon

Il est bien entendu hors de mes intentions de porter un jugement global sur l'islam. En 622 de notre ère commune naissait officiellement à Médine une religion nouvelle, directement opposée aux trois dogmes chrétiens fondamentaux, le Trinité, l'Incarnation et la Rédemption. Aujourd'hui les adeptes de cette religion sont en train de devenir plus nombreux que les chrétiens, toutes confessions réunies. Depuis un demi siècle trois faits ont radicalement changé le tableau.

Les pays musulmans, qui étaient tombés sous la domination des empires européens (considérés comme chrétiens par les musulmans), à savoir les empires anglais, russes, français, hollandais, ont retrouvé l'indépendance (à la seule exception de la Cisjordanie palestinienne). Les minorités chrétiennes encore nombreuses au début du XXème siècle en Turquie, en Egypte, dans le Moyen Orient, se sont converties, ont été expulsés (comme les Grecs d'Asie mineure), parfois massacrées (comme les Arméniens). Enfin, pacifiquement, de fortes minorités musulmanes se sont installées en Europe occidentale. En France elles forment probablement 10% de la population, et selon les démographes 20 % dans une vingtaine d'années. En Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, les chiffres sont moindres, mais tout de même significatifs.

Ce dernier événement suscite, dans ces pays, une certaine inquiétude. Le problème est posé en termes démographiques, en termes communautaires, en termes d'assimilation, de lutte contre le « racisme », mais bien plus rarement en termes religieux. En effet, l'humeur des Eglises, depuis un demi siècle, est à l'irénisme, à l'œcuménisme. Bien que plusieurs d'entre elles semblent en crise – ou à cause justement de cette crise – on ne note pas chez elles d'inquiétude proprement religieuse. Leur problème est de faire bon accueil à l'islam, de chercher le contact, les points communs, le dialogue.

Mon propos est d'abord historique : quelles ont été depuis l'Hégire, les principales attitudes des chrétiens envers l'islam. **Puis il sera théologique** : quel statut donner à l'islam, du point de vue biblique, c'est-à-dire juif et chrétien. **Enfin, je reviendrai à l'histoire pour juger de la situation actuelle.**

I

Dans un survol historique de quatorze siècles, on peut observer chez les chrétiens trois approches principales.

La première est bien représentée par S. Jean Damascène. Je l'appellerai l'attitude du refus, plus exactement du constat d'incompatibilité.

Jean Mansour dit Damascène, descendait d'une famille de hauts fonctionnaires byzantins qui avaient joué un rôle dans la reddition de Damas. Il fut d'abord au service du Calife, dans l'administration fiscale. Aux premières persécutions, il entra au couvent S. Sabbas, où il mourut en 754. Il n'a écrit que quelques pages qui sont précieuses parce qu'il est un témoin de la première heure. Son premier texte se trouve inséré dans son catalogue, *Le Livre des Hérésies*, où l'Islam est classé comme l'hérésie 100. Cela indique qu'à cette date, particulièrement chez les Monophysites et chez les Nestoriens, qui détestaient l'orthodoxie melkite parce qu'elle représentait l'oppression byzantine, il n'était pas clair si l'islam était une autre religion, ou si elle n'était qu'une version de plus de la nébuleuse chrétienne. Il en est parfois de même aujourd'hui. Toujours est-il que la description du Damascène est purement sarcastique. Mahomet est un faux prophète. Ses doctrines sont absurdes et ne peuvent que l'être puisqu'elles nient les vérités chrétiennes. Le second texte, plus tardif, se présente sous la forme d'une *Controverse entre un musulman et un chrétien*. Là il s'agit d'une courte catéchèse pour empêcher les chrétiens de se convertir, ce qu'ils faisaient déjà en masse. Il essaye de défendre le libre arbitre, contre le fatalisme qu'il prête à l'islam, et aussi la consistance de la nature créée, l'ordre des lois de la nature contre le pur caprice du Dieu selon l'islam. S. Jean parle avec condescendance, un peu comme un théologien distingué du XIX^{ème} siècle aurait traité la révélation de Joseph Smith et le *Livre des Mormons*.

Dans la tradition du refus pur et simple, S. Thomas d'Aquin est un jalon capital. Dans la *Somme contre les Gentils* (I, 5), il donne les arguments suivants : Mahomet a séduit en donnant des commandements qui satisfont la concupiscence des hommes charnels ; Il n'apporte que des vérités faciles à saisir par un esprit ordinaire ; il y mêle des fables et des doctrines qui diminuent ce qu'il y a de vérité naturelle de son enseignement ; ses preuves reposent sur la puissance des armes, preuves qui ne font point défaut aux brigands et aux tyrans. Ni l'Ancien ni le Nouveau Testament en témoignent en sa faveur, au contraire il les a déformés par des récits légendaires et il interdit à ses disciples de les lire. Bref, conclut-il « ceux qui ajoutent foi en sa parole, croient à la légèreté ».

La seconde approche chrétienne, je l'appellerai celle des Trois Lois. On en trouve un bon exemple dans le dialogue qui eut lieu entre le futur empereur Manuel Paléologue et un sage musulman en 1390. Il s'agit d'établir un ordre de précellence entre les Lois de Moïse, de Jésus et de Mahomet. Manuel commence en affirmant que la loi musulmane est inférieure à celle des Juifs, en particulier à cause du *djihad*, selon lequel les hommes ont le choix entre la conversion et la mort ou l'esclavage. Or la volonté divine ne se plaît pas dans le sang et veut amener les hommes à la foi par la persuasion et non par la violence. A fortiori est elle inférieure à la loi du Christ. A quoi le musulman répond qu'en effet la loi du Christ est meilleure que la loi de Moïse, mais elle est trop dure, trop élevée, donc impraticable. C'est pécher par excès de devoir aimer ses ennemis, rechercher la pauvreté, supporter la virginité. Le Coran tient la voie moyenne entre les déficiences de la loi mosaïque et les excès de celle du Christ. Or le milieu, la modération est synonyme de vertu et de raison.

Manuel répond classiquement en distinguant les commandements bibliques et les conseils évangéliques. Puis il assène son argument massue : ta loi, dit il au musulman, s'oppose à la loi chrétienne et revient à celle de Moïse. Mahomet a pillé cette loi et l'a corrompue, en composant quelque chose de bigarré et de désordonné. Manuel, dans ce dialogue sincère, ne peut invoquer l'autorité des Ecritures, puisque le musulman ne la reconnaît pas. Il est donc obligé de disposer les trois lois sur le même plan intemporel et synoptique. Il ne peut plus faire ressortir la continuité historique entre Israël et le Christ. Il ne peut se fonder sur la commune notion d'Alliance, puisque cette notion n'est pas reconnue dans l'islam. Il ne lui reste qu'à comparer abstraitement les trois lois. Et contre la loi du Coran, il retrouve la position spiritualiste de Byzance : l'ancienne loi est charnelle, comme la musulmane tandis que la loi chrétienne est spirituelle. Une telle position du problème donne un avantage à l'islam sur le judaïsme puisque il est universel et qu'il honore Jésus et la Vierge.

La troisième approche, je l'appellerai : la recherche du point sublime de dépassement par le haut. Un bon exemple en est le *De pace fidei*, écrit par le cardinal Nicolas de Cuse en 1452, à la veille même de la chute de Constantinople. Son but est d'atteindre un point de vue supérieur et englobant, tel qu'on pourrait interpréter l'islam comme une forme de christianisme inconsciente d'elle-même. Comme lui non plus ne peut pas faire appel à la Bible, il décide de partir de l'article de foi qu'il pense commun, la foi au Dieu unique. A partir de cet axiome, il déduit par un raisonnement scolastique aussi savant qu'abstrait, la Trinité et les autres grands dogmes chrétiens. Cet exposé strictement rationnel pouvait,

espérait-il, plaire à des sages musulmans nourris de la meilleure philosophie, celle d'Avicenne. Mais cela le condamne à abandonner le plan de l'histoire du salut, tel justement qu'il se contemple à travers les deux Testaments. Le voilà lui aussi prisonnier de l'anhistorisme musulman avec pour seule arme la philosophie, ou plutôt sa philosophie particulière. Il a désincarné la théologie, au point de la réduire à un système abstrait et à un schéma. Le point sublime conduit à la ténèbre supérieure, qui se réduit à être la nuit dont parle Hegel où toutes les vaches sont grises.

Comme on voit, les deux tentatives de dialogue de Manuel et de Nicolas de Cuse les a conduit à un monologue où ils exposent apodictiquement la religion chrétienne. Mais malgré eux, cet exposé les pousse à une sorte d'excentration du christianisme, comme si, par l'effort pour se rapprocher et à se faire comprendre de l'islam, leur orthodoxie chrétienne subissait une discrète et inconsciente déformation. Il faut maintenant essayer de comprendre pourquoi.

II

Quel statut la théologie chrétienne peut elle assigner à l'islam ? Une religion révélée, ou bien une religion naturelle ?

En bonne théologie, les chrétiens divisent ainsi le genre humain : la première portion se trouve sous l'Alliance dite de Noé. Sous cette alliance, ils peuvent prendre connaissance de la loi naturelle, c'est-à-dire de la morale commune et se former une idée du divin dans le cadre des religions qu'on nommera païennes. A l'intérieur de cette humanité commune, Dieu a « choisi » un homme, Abraham et sa « maison » avec qui il a passé une alliance, reprise et développée dans celle que Moïse reçoit au nom du peuple que Dieu se « crée » au pied du mont Sinaï. Enfin Dieu, dans son Verbe incarné venu comme « Messie » d'Israël, institue une « Alliance nouvelle », susceptible de s'étendre, à partir d'Israël et de son Messie à l'humanité entière. A l'intérieur de cette classification où ranger l'Islam ?

La difficulté et la gêne qu'éprouvent les chrétiens et les juifs pour le ranger parmi dans le groupe des religions naturelles, vient de ce qu'il professe croire en un seul Dieu, éternel, tout puissant, créateur, miséricordieux. Ne reconnaît on pas alors la première des Dix Paroles adressée à Moïse, le premier commandement ? Oui, mais un point manque qui est que le Dieu de l'Exode se présente comme le libérateur de son peuple dans une situation historique

particulière : « Je suis l'Éternel ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ». Point d'histoire dans le Dieu créateur du Coran. Reconnaît on alors le premier article du Credo chrétien ? « Je crois en un seul Dieu tout puissant, créateur du Ciel et de la Terre ? » Oui, mais il manque le point que ce Dieu est qualifié de Père, c'est-à-dire d'une relation personnelle et réciproque avec les hommes.

Il faut savoir que les Musulmans proposent une autre classification. Elle oppose les païens et ceux qui, juifs, chrétiens, musulmans, ont « reçu une révélation ». Le second groupe est ainsi lié par une similitude formelle (avoir reçu une révélation) et non par un enchaînement historique.

Je puis maintenant énoncer ma thèse théologique : *l'islam est la religion naturelle du Dieu révélé.*

On distingue classiquement la religion naturelle de la religion révélée. La religion naturelle, celle des païens, peut éventuellement atteindre le vrai Dieu (i.e. révélé) plus ou moins clairement. Ainsi l'Église qui a condamné les idoles a néanmoins reconnu le dieu de la philosophie comme étant le vrai Dieu cherché à tâtons. D'autre part l'Église croit que ce même Dieu a voulu se manifester et communiquer sa volonté concernant le salut des humains, et donc leur faire savoir des vérités qui dépassent les possibilités de l'esprit humain. Pour les juifs, cette révélation est contenue dans la Bible, à laquelle les chrétiens ont ajouté un « Nouveau Testament », mais en reconnaissant la pleine autorité du document biblique tel qu'il s'est formé avant la venue de leur Messie.

Les musulmans aussi tiennent qu'ils ont reçu une révélation. Elle est conçue comme la transmission d'un texte préexistant. Dans cette transmission, le prophète ne joue aucun rôle actif. Il ne fait que recevoir des textes, issus de la Mère du Livre, qu'il répète comme sous une dictée. A la différence de la Bible que les chrétiens déclarent « inspirée », le Coran est *incrée*. Il est la Parole créée de Dieu.

L'islam distingue entre le prophète (nabi) et l'envoyé (rassoul) qui est, parmi les prophètes celui qui a reçu un message législatif. Ainsi Adam, Lot, Noé, Moïse, David, Jésus ont été envoyés. Ils ont été dépêchés à des peuples particuliers. Seul Mahomet, le « sceau des prophètes » a reçu une mission universelle. Les grands envoyés de Dieu, Moïse, David, Jésus, ont transmis aussi littéralement que Mahomet les livres qui leur ont été dictés, Thora, Psaumes, Évangile (au singulier). Adam, Seth, Abraham ont aussi produit des livres. Mais, le point est capital, ces livres réels ou imaginaires ne sont pas tenus pour véridiques, parce que leur texte a été falsifié. Juifs et chrétiens ont manipulé leurs écritures et gâché leur sens. De

plus, le Coran contenant toute la vérité, quand même ils seraient authentiques, ils ne pourraient rien apporter de nouveau. Cela fait que les musulmans ne reconnaissent pas la valeur des documents de révélation antérieurs au leur. La vraie Thora, l'Évangile authentique ne doivent pas être cherchés ailleurs que dans le Coran. Les vrais disciples de Jésus, ce sont les musulmans.

La balle est donc dans le camp des Juifs et des Chrétiens : peuvent ils, eux, reconnaître la Bible dans le Coran ? La réponse est non.

Quels sont les rapports de filiation entre la Bible et le Coran ? Aucun, assurent les musulmans. Mahomet était illettré. Dieu déclare au prophète : « Tu ne connaissais pas ce que sont les Écritures et la foi antérieurement ». S'il y a des coïncidences, c'est bien naturel, puisque le même message a été adressé à tous les « envoyés » et s'il y a des divergences, c'est parce que les juifs et les chrétiens l'ont tronqué et faussé.

Cela, les chrétiens ne peuvent le croire. Mahomet avait une certaine connaissance de la Bible. Médine était pleine de Juifs et de chrétiens de diverses sectes. Jean Damascène croyait à l'influence d'un moine arien. D'autres, d'un moine nestorien. Pour un familier de la Bible, les figures bibliques citées dans le Coran nous paraissent à la fois identifiables et déformées. Abraham n'est pas Ibrahim, ni Moïse, Moussa. Prenons Jésus. Issa apparaît hors de l'espace et du temps, sans référence au pays d'Israël. Sa mère, Marie, qui est la sœur d'Aron, le met au monde sous le palmier. Puis Issa fait plusieurs miracles qui semblent tirés des évangiles apocryphes. Il annonce la venue future de Mahomet. Il sera témoin le jour de la résurrection.

Les chrétiens sont parfois impressionnés par la place que tient Jésus dans le Coran. Mais ce n'est pas celui auquel ils ont donné leur foi. Le Jésus du Coran répète ce qu'avaient annoncé les prophètes antérieurs, Adam, Abraham, Lot, etc. : en effet, tous les prophètes ont le même savoir et proclament le même message, qui est l'islam. Tous sont musulmans. Jésus est envoyé pour prêcher l'unicité de Dieu. Il proteste qu'il n'est pas un « associateur ». « Ne dites pas Trois ». Il n'est pas le fils de Dieu, mais une simple créature. Il n'est pas un médiateur, parce que l'islam ignore la médiation. Comme il est pour l'islam inconcevable qu'un envoyé de Dieu soit vaincu, Jésus n'est pas mort sur la croix. Un sosie lui a été substitué. Cette christologie, du point de vue chrétien, présente des marques mélangées de nestorianisme et de docétisme.

L'islam est étranger à l'idée d'une révélation progressive. Le message divin est infusé dès le premier homme, dès Adam, le premier prophète. Simplement les hommes oublient le message et la répétition du même devient nécessaire. Mahomet est le dernier envoyé et le définitif réformateur. La seule perspective d'où l'histoire peut être contemplée, c'est la loi du

triomphe des envoyés et l'anéantissement de ceux qui se sont opposés à eux. L'islam, c'est-à-dire la « soumission » est le régulateur qui ramène le temps à son instant éternel ainsi que Dieu ramène périodiquement les hommes à son décret éternel.

Ainsi pour un juif et un chrétien, il n'y a pas de continuité entre la Bible et le Coran. L'un et l'autre constatent que l'histoire racontée dans la Bible ressort dans le Coran comme fragmentaire, déformée, prise dans une matrice dogmatique cohérente telle que les mêmes faits apparaissent dans une autre lumière et un autre sens.

Cette extériorité se manifeste dans le point même où se produit apparemment la coïncidence entre l'islam et la religion biblique, celui du Dieu Un, créateur, tout puissant et miséricordieux. En effet, bien que le musulman aime égrener les 99 noms de Dieu, ces noms ne sont pas révélés dans le cadre d'une Alliance, comme cela se produit au Buisson ardent ou dans l'Evangile dans le don du nom de Père. Ce Dieu Un, qui réclame la soumission, est un Dieu séparé. L'appeler Père est un anthropomorphisme sacrilège. Dieu a condescendu à faire descendre une loi sacrée. Il demande l'obéissance. Il ne s'engage pas dans une relation amoureuse. Le Dieu musulman est impassible absolument et lui prêter de l'amour serait suspect. A la place, une condescendance gratuite, une bienveillance.

C'est pourquoi les Juifs et les Chrétiens sont obligés de refuser au Coran le statut d'une révélation. Ils contestent aussi à l'islam celui de religion abrahamique. L'Abraham que revendique l'islam est un envoyé et un musulman. Il n'est pas le père commun d'Israël, puis des chrétiens qui partagent sa foi. « Abraham n'était ni juif ni chrétien » Il a participé au culte musulman en construisant la Kaba et en instituant le pèlerinage de la Mekke. Bien loin que Mahomet ait eu la foi d'Abraham, c'est Abraham qui a eu la foi de Mahomet. Puisque la vérité, selon le Coran, est donnée toute entière dès le premier jour et dès le premier homme, il est inconcevable qu'Abraham ait eu le rôle fondateur que lui assignent les juifs et les chrétiens. Les musulmans quand ils se réclament d'Ibrahim n'ont ni la foi d'Abraham que l'histoire des religions cherche à restituer, ni la foi d'Abraham dans le sens que professent le judaïsme et le christianisme.

Prenons maintenant le problème du côté opposé : posons l'Islam comme religion naturelle.

Un trait commun des religions naturelles est l'évidence de Dieu ou du divin partout répandu. L'islam, qu'on représente comme la religion de la foi, n'a pas besoin de la foi pour croire, ou plutôt pour constater l'évidence de Dieu. Ce qui est l'objet de la foi, ce n'est pas Dieu, c'est l'unicité de Dieu. Comme pour les Grecs et les Romains, il suffit de contempler le

cosmos, la création, pour être certain, avant tout raisonnement, que Dieu, ou le divin, est, de sorte que de ne pas y croire est un signe de déraison qui écarte l'incroyant de la nature humaine. Telle n'est pas l'opinion de la théologie chrétienne, selon laquelle la raison ne peut accepter l'existence de Dieu que moyennant enquête et raisonnement. La foi théologique qui est surnaturelle, vient en suite sceller cette certitude.

Aux hommes, Dieu a donné une loi par un pacte unilatéral. Cette loi n'a rien de commun avec la loi du Sinaï qui fait d'Israël le partenaire de Dieu, ni avec la loi de l'Esprit dont parle S. Paul. La loi de l'islam est une loi extérieure à l'homme, qui exclut toute idée d'imitation de Dieu comme elle proposée dans la Bible. Il est seulement demandé de rester dans les limites du pacte dont les termes ont été fixés par Dieu dans sa parole incréée et dans la *sunna*, la tradition authentique. Tout désir de dépasser ces limites est suspect. Il suffit de faire le bien et d'éviter le mal pour bénéficier des rétributions promises et échapper aux châtiments prévus.

Dans cette perspective il est normal de retrouver quelques normes de l'éthique païenne. L'ascétisme est étranger à l'esprit de l'islam. La civilisation islamique est une civilisation de la *bona vita*. Elle offre des plaisirs variés et permis dans l'ordre des sens. Il y a un *carpe diem* musulman, un bonheur musulman qui a souvent fasciné les chrétiens, comme ils ont eu la nostalgie du monde antique. La prédestination, comme la comprend l'islam n'est pas éloignée du sentiment antique du *fatum*. Ces bénédictions, le musulman les rapporte naturellement à la perfection de sa Loi. Elle est modérée, plus adaptée à la nature humaine que la chrétienne, plus douce que la juive. Cette modération, qu'on appelle « la « facilitation de la religion » est portée à son crédit et rend plus inexcusable de ne pas y croire. Pas de péché originel, pas d'enfer éternel pour le croyant.

On se moque parfois du paradis musulman. C'est à tort. Certes, il n'est pas comme le paradis juif et chrétien une vision de Dieu et une participation à la vie divine. Dans l'au-delà Dieu reste séparé et inaccessible. Mais l'homme y trouve avec le pardon et la paix la « satisfaction ». La Bible fait parcourir à l'homme un itinéraire qui commence dans un jardin, l'Eden, et finit dans une ville, la Jérusalem céleste. Dans le Coran, il revient au jardin, Les mythologies antiques nous offrent les mêmes images de banquets idéaux où circulent les coupes, les éphèbes, les jeunes vierges, dans un même climat de satisfaction et de comblement de tous les désirs.

En accord avec la religion naturelle et le substrat hellénistique sur lequel s'est étendu l'islam, la vie religieuse comporte des modalités différentes et étagées. Pour les âmes religieuses s'ouvrent deux voies qui existaient aussi dans le monde gréco-romain, la

philosophie (la *falsafa* si imprégnée de néo-platonisme) et la mystique. Pour les âmes moins exigeantes, il est permis, moyennant le respect de la Loi et une pratique légère des « cinq piliers » de l'islam, de mener une vie religieuse parfaitement superficielle et cependant parfaitement licite et suffisante. Grand avantage sur les deux religions bibliques qui réclament en principe plus de scrupule et plus d'intériorité. La stabilité de cette religion superficielle et légale n'est pas sans ressembler à la religion antique, faite de rites qui accompagnaient le sens naturel et spontané du divin.

Deux faits ont toujours étonnés les chrétiens, la difficulté de convertir les musulmans et la solidité de leur foi, même chez les gens les plus superficiellement religieux.

Il est absurde pour un musulman de devenir chrétien, d'abord parce qu'il est une religion du passé, dont le meilleur a été repris et dépassé par l'islam. Mais plus fondamentalement, le christianisme lui paraît antinaturel. Ses exigences morales lui paraissent dépasser les capacités humaines. Le dogme trinitaire chrétien l'inquiète : il semble exposé au *shirk*, le péché irrémissible de donner à Dieu des « associés ». Le christianisme est suspect d'être une religion à mystères, ce qu'il condamne, et comme tel d'être irrationnel. Or l'islam se donne pour rationnel, pour la seule religion rationnelle. Cela contient une note menaçante, car si la raison caractérise la nature humaine, l'irrationalisme chrétien est un abandon du statut humain. En ce cas le statut de *dhimmi* est une faible protection. Les Etats musulmans ne peuvent donc pas consentir, en droit strict, à la réciprocité de tolérance que leur réclament les Etats chrétiens. En la réclamant, les chrétiens ne font qu'indiquer leur ignorance de l'islam.

Quant à la solidité de la foi musulmane, elle signifie tout simplement la stupeur des musulmans devant ce phénomène intimement lié à l'histoire du christianisme qu'est l'athéisme moderne. Chrétiens modernes nous avons tendance à regarder l'athéisme comme l'alternative à la foi. Mais ce n'était pas le cas du monde antique qui accusait les chrétiens d'athéisme parce qu'ils refusaient de constater l'existence des dieux. L'indignation des musulmans est de même nature.

Et pourtant les chrétiens dans leurs rencontres avec les musulmans n'ont pas retrouvé la nature comme ils la rencontraient dans le paganisme gréco-romain, germanique, slave, américano-indien. On dirait que la nature et la révélation se sont mutuellement mutilés. Je ne parlerai pas de l'extérieur, de l'allure de la ville musulmane, de la structure familiale, du statut de la femme, du système des mœurs. Mais de quelque chose de plus intérieur qui tient à l'essence de cette religion. Je veux relever trois traits.

Le premier est une négation de la nature dans sa stabilité et sa consistance. Il n'existe pas de lois naturelles. Atomes, accidents et corps ne durent qu'un instant et sont créés à chaque instant par Dieu. Il n'y a pas de relation de causalité entre deux événements, il n'y a que des « habitudes » de Dieu. Le jour coïncide d'habitude avec la présence du soleil, mais Dieu peut changer d'habitude et faire briller le soleil au milieu de la nuit. Le miracle n'est donc pas une suspension de la loi naturelle, mais un changement d'habitude de Dieu. Le principe de causalité aboli, tout ce qui est concevable peut arriver. Point de cause, à la place une séquence, une consécution. La création d'Adam ne fait pas de celui-ci la cause d'une lignée : chaque homme est créé « à neuf » comme Adam. « Il vous a créé dans le sein de vos mères, création après création ». Chaque moment de la croissance est l'objet d'un acte créateur nouveau. Un Dieu dont la nature et le dessein sont dérobés, un temps atomisé en une série d'instant sans liaison de l'un à l'autre, une nature suspendue aux « habitudes » du Tout puissant : le cosmos musulman semble atteint, aux yeux de l'Occidental, dans sa stabilité. On ne voit plus la frontière entre la réalité et le rêve.

Le second trait, nous l'avons vu, est la négation de l'histoire. La Bible est une histoire. La révélation procède par étapes. Dieu intervient dans l'histoire par des paroles et des actes dont le souvenir est conservé par la tradition et par un livre inspiré, perpétuellement soumis à l'interprétation. Le Coran est incréé, et il n'existe pas de magistère interprétatif. Il ne contient pas une histoire, mais des histoires. L'intervention de Dieu consiste à protéger les prophètes, qui sont infaillibles, impeccables et à anéantir leurs ennemis. Puisque le même message est transmis invariablement par tous les Envoyés, le sentiment de l'histoire est celui d'une répétition indéfinie de la même leçon. Il n'y a pas de différence foncière entre le présent, le passé et l'avenir.

Un troisième trait touche à la vertu de religion. C'est une vertu morale que l'on trouve dans les religions naturelles comme dans les religions révélées et qui, selon Cicéron, « offre ses soins et ses cérémonies à une nature supérieure que l'on nomme divine ». Elle gouverne dans toutes les religions la piété, la prière, l'adoration, les sacrifices et autres actes semblables. Si l'on refuse au Coran l'authenticité d'une révélation, il semble difficile de ne pas rapporter la foi musulmane à une forme particulière de la vertu de religion. Ce qui favorise la confusion, c'est que sous l'islam cette vertu peut être poussée au-delà de ce qui est de mise dans la religion biblique. Dans celle-ci, en effet, l'homme est responsable de ses affaires dans le cadre d'une nature physique, sociale, politique, qui a sa consistance et ses lois régulières. Les devoirs religieux sont donc bornés à une zone raisonnable en deçà et au-delà de laquelle on pèche par défaut ou par excès. L'idée d'ordre naturel n'a pas la même solidité

dans l'islam où le bon plaisir de Dieu s'étend aux causes secondes comme aux causes premières. La vertu de religion peut donc prendre une intensité et une étendue qui en régime juif ou chrétien seraient considérées comme allant au-delà du juste milieu.

Concluons : nous comprenons mieux notre problème initial qui était le malentendu qui guette le chrétien quand il s'approche de l'islam. Ce chrétien est frappé par l'élan religieux du musulman envers un Dieu qu'il reconnaît, bon gré mal gré, comme étant son Dieu. Mais il ne se reconnaît pas, ni dans ce Dieu séparé ni dans la relation que le musulman a avec lui. Le chrétien est habitué à distinguer l'adoration des faux dieux, qu'il nomme idolâtrie, et l'adoration du vrai Dieu, qu'il appelle la vraie religion. Pour traiter convenablement de l'islam, il faudrait forger un concept difficile à penser qui serait *l'idolâtrie du Dieu d'Israël*.

III

Revenons à la situation historique contemporaine. L'islam qui est en croissance, ne semble pas plus attiré par le christianisme aujourd'hui qu'autrefois. Les chrétiens, au contraire subissent son attraction et peuvent même être tentés par lui.

Cette attraction est très sensible chez un savant qui n'a pas peu contribué à influencer la vision chrétienne de l'islam au XXème siècle, Louis Massignon. Il a implanté dans certains milieux théologiques deux opinions encore vivantes, à savoir que le Coran est à sa manière une révélation, sans doute écourtée, primitive, mais tout de même une révélation d'essence substantiellement biblique. Ensuite que l'islam est authentiquement, comme il le revendique lui-même, de filiation abrahamique.

Quand on regarde dans nos librairies la littérature favorable à l'islam, le plus souvent écrite par des prêtres chrétiens de descendance massignonienne, on voit que l'attraction pour l'islam dérive de plusieurs sentiments. Une certaine critique de notre modernité libérale, capitaliste, individualiste, compétitive trouve des beautés dans la civilisation musulmane traditionnelle, à laquelle elle prête des aspects contraires, la stabilité des traditions, l'esprit communautaire, la chaleur des relations humaines. Ces ecclésiastiques, affolés par le refroidissement de la foi et de la pratique en pays chrétiens, particulièrement en Europe, admirent la dévotion musulmane. Ils s'émerveillent de ces hommes qui, dans le désert ou

dans un hangar industriel de France ou d'Allemagne, se prosternent cinq fois par jour pour la prière rituelle. Ils estiment qu'il vaut mieux croire à quelque chose que de ne rien croire du tout, et ils s'imaginent que puisqu'ils croient, ils croient à peu près à la même chose. Ils confondent foi et religion. Enfin, ils sont heureux de constater la haute place que prend Jésus et Marie dans le Coran, sans faire attention que ce Jésus et cette Marie sont des homonymes qui n'ont de commun que le nom avec le Jésus et la Marie qu'ils connaissent.

Ce dernier point est grave parce qu'il perturbe la relation entre chrétiens et juifs. Dans cette perspectives les musulmans paraissent « meilleurs » que les juifs, puisqu'ils honorent Jésus et Marie, ce que les juifs ne font pas. Ainsi, judaïsme et islam sont mis en symétrie, avec un avantage pour l'islam. Les juifs aussi mettent en symétrie le christianisme et l'islam, avec aussi un avantage pour l'islam qui interdit les images et dont le monothéisme est moins problématique. Mais les chrétiens ne peuvent pas sérieusement maintenir cette symétrie et l'Eglise catholique l'a expressément condamné. Si elle l'acceptait, ce serait renoncer à sa filiation à partir d'Abraham, de la prophétie d'Israël, ce serait renoncer à la filiation davidique du Messie, ce serait transformer le christianisme en un message intemporel, coupé de sa source, de son histoire. L'Evangile alors deviendrait un autre Coran, et se fondrait dans l'universalisme de celui-ci. C'est pourquoi les chrétiens pourraient veiller à expurger de leur discours des expressions aussi dangereuses que « les trois religions abrahamiques », « les trois religions révélées », et même « les trois religions monothéistes » (parce qu'il y en a bien d'autres). La plus fautive de ces expressions est « les trois religions du livre ». Elle ne signifie pas que l'islam se réfère à la bible, mais qu'il a prévu pour les chrétiens, les juifs, les sabéens et les zoroastriens une catégorie juridique, « les gens du livre », telle qu'ils peuvent postuler au statut de *dhimmi*, c'est-à-dire, moyennant discrimination, garder leur vie et leurs biens au lieu de la mort ou de l'esclavage aux quels sont promis les *kafir*, ou païens.

Qu'on emploie si facilement de telles expressions est un signe que le monde chrétien n'est plus capable de faire clairement la différence entre sa religion et l'islam. Sommes nous revenus aux temps de S. Jean Damascène où l'on se demandait si l'islam n'était pas une forme comme une autre de christianisme ? Ce n'est pas exclu. Pour l'historien, c'est une situation connue. Quand une église ne sait plus ce qu'elle croit, ni pourquoi elle le croit, elle glisse vers l'islam, sans s'en apercevoir. Ainsi ont fait massivement et en peu de temps les monophysites d'Egypte, les Nestoriens de Syrie, les Donatistes d'Afrique du Nord, les Ariens d'Espagne.

Je voudrais conclure en proposant trois thèses.

1. Les chrétiens ont grand tort de considérer l'islam comme une religion simpliste, élémentaire, une « religion de chameliers ». C'est au contraire une religion extrêmement forte, une *crystallisation* spécifique du rapport de l'homme à Dieu parfaitement opposée au rapport juif et chrétien, mais non moins cohérente.
2. Les chrétiens ont tort d'estimer que l'adoration par l'islam du Dieu unique d'Israël les rend plus proches d'eux mêmes que les païens. En fait, comme le prouve l'histoire de leurs relations, ils sont en sont plus radicalement séparés à cause du mode d'adoration de ce même Dieu.
3. Il s'ensuit que dans leur effort pour comprendre les musulmans et « dialoguer » avec eux, les chrétiens doivent s'appuyer sur ce qui demeure de religion naturelle, de vertu naturelle, au sein de l'islam. Et avant tout de s'appuyer sur la nature humaine commune qu'ils partagent avec eux. Mais le Coran, à la différence d'Homère, Platon ou Virgile, ne peut être considéré comme une *praeparatio evangelica*.